

Le centenaire du compositeur

« Messiaen, mon maître »

par Pierre Boulez

Parmi les élèves qui suivirent l'enseignement d'Olivier Messiaen, dont on célèbre le centenaire de la naissance, il y eut Stockhausen, Xenakis, Henry et Boulez, qui se souvient ici

Le Nouvel Observateur. – Vous avez rencontré Messiaen en 1944.

Pierre Boulez. – Oui ; il était professeur d'harmonie depuis son retour de captivité, en 1942. J'étais en harmonie chez Dandelot, un compositeur de troisième ordre. J'avais entendu parler de Messiaen comme d'un professeur différent, marginal, et je lui ai écrit. Il m'a accepté dans sa classe. J'ai d'ailleurs eu mon premier prix à la fin de l'année. Parallèlement, il donnait des cours d'analyse et de composition chez un ancien camarade de captivité, dans la maison « où mourut Racine », je m'en souviens, et où j'allais aussi. Là, j'ai entendu ses « Visions de l'Amen », qui m'ont beaucoup plus impressionné que le peu que je connaissais de lui. Je suis entré ensuite en classe de contrepoint, chez Mme Plé-Caussade, et j'en suis vite sorti. Après Messiaen, c'était vraiment insupportable. De Bartók, elle disait : « C'était un gentil garçon, mais la lumière vient des maîtres anciens. »

N. O. – Quel genre de cours donnait-il ?

P. Boulez. – Quand il enseignait l'harmonie, c'était assez systématique. On étudiait le style d'un auteur, et l'on faisait des exercices dans le style de cet auteur, qu'il avait préparés lui-même, le dimanche... Ces exercices avaient un rapport direct avec les styles et les époques. Et non pas seulement avec les traités d'harmonie. On avait des repères, des outils, on comprenait que les choses évoluent. Une fugue de Bach n'a rien à voir avec une fugue de Beethoven ou de Ravel... Par la suite, il a enseigné l'analyse, et là il était tout à fait libre, passant de la Renaissance à la musique grecque, de « Pelléas » à Mozart, de la musique indienne

à Fauré... Une bonne analyse est intuitive et inventive. S'il s'agit de dire : premier thème, deuxième thème, tout le monde peut le faire, mais ça ne sert à rien si cela ne débouche sur rien de personnel. Chacun doit trouver ce qui est propre à l'œuvre, même à quatre mesures,



Olivier Messiaen et Pierre Boulez à l'Odéon en janvier 1966

Né à Avignon en 1908, mort à Paris en 1992, Olivier Messiaen a notamment composé « Réveil des oiseaux », des Préludes pour piano, un opéra, « Saint François d'Assise », et de nombreuses pièces religieuses pour orgue.

et qui le concerne personnellement. Il y a donc une analyse par œuvre et par individu. Par exemple, Messiaen m'a fait comprendre comment étaient construits les rythmes de Stravinsky. Lui en a tiré des choses, et moi d'autres. Une analyse fautive qui a des conclusions est meilleure qu'une correcte, mais sans conséquences. Stockhausen parlait des « densités de rencontre », dans l'opus 18 de Webern. C'est une notion absurde dans ce

cas-là, mais c'est cela qui l'intéressait. Et c'est plus fertile que de dire : c'est un canon à quatre voix.

N. O. – Vous avez écrit qu'il était « prêt à accepter l'ingratitude et l'injustice, la rebuffade et la rébellion ».

P. Boulez. – Oui. J'avais de l'admiration pour lui, mais je me rebellais. Quand j'entendais les « Regards sur l'Enfant Jésus », avec cette berceuse en *fa* dièse majeur, je trouvais ça inutile. Après Stravinsky ! Après les années 1950, il s'est remis en question, s'est remis à chercher, et ce qu'il écrivait était plus intéressant, ses « Etudes de rythme », par exemple. Mais parfois, au sein d'une œuvre académique, il y avait des choses intéressantes. Ou les « Poèmes pour Mi », ou même certaines choses pour orgue. C'est un drôle de mélange. Quand est arrivée sa « Turangalila-Symphonie », j'ai été très agressif avec lui, j'ai écrit : « Messiaen ne compose pas, il juxtapose. » Ce n'était pas très plaisant, surtout venant d'un ancien élève. Et par la suite je n'en ai dirigé que les mouvements les plus aventureux, alors que j'ai dirigé et programmé souvent sa musique, en particulier au Domaine musical. Indépendamment de sa

foi, que je ne partageais pas. Mais comme dit Boris de Schloetzer, on peut chanter avec autant de conviction « *credo* » que « *non credo* ».

N. O. – Vous avez écrit aussi que c'était de la musique de bordel.

P. Boulez. – Oui. C'était l'époque. Si je ne l'avais pas fait à ce moment-là, je ne l'aurais jamais fait. Je devais me libérer.

N. O. – Et son intérêt pour l'Orient ?

P. Boulez. – Son étude des rythmes orientaux, de la durée, du temps, m'intéressait plus que ses imitations. Messiaen reste une énigme. Il a dit lui-même que ses élèves ne se sont jamais intéressés à ce qui l'intéressait : les oiseaux, la religion et l'orgue. De fait, personne ne l'a suivi dans ces directions.

N. O. – Pourquoi était-il si intéressé par les chants d'oiseaux ?

P. Boulez. – C'était une obsession, chez lui. Je lui ai fait remarquer qu'un oiseau ne chante pas dans le registre du basson... Il m'a dit : j'adapte, je transpose... Et puis aucun instrument n'est capable de rendre la volubilité de certains oiseaux, mis à part ceux qui ne font que *cui-cui*, comme le pouillot véloce, si je me souviens bien...

N. O. – Quel intérêt y trouvait-il ?

P. Boulez. – Il y trouvait un matériau. Comme font les peintres récupérateurs d'objets.

Propos recueillis par JACQUES DRILLON

Année Messiaen : premier concert le 7 janvier aux Bouffes-du-Nord. www.messiaen2008.com